

Cette chronique nous a éloignés un instant des faits positifs de l'histoire.

sept inscriptions nommant : Diego Gonçalez, Martin Gonçalez, Suero Gonçalez, don Fernand Gonçalez, Ruy Gonçalez, Gustios Gonçalez, Gonçalo Gonçalez, et à la suite un peu plus bas, se trouvait une autre tête qui, selon l'inscription placée au-dessus, est celle de Nuño Salido. D'autre part au-dessous des têtes, on voit un château doré, puis au sommet deux corps d'hommes peints de la ceinture en haut; l'inscription de l'un dit : *Gonçalo Gustios*; celle de l'autre : *Mudarra Gonçalez*. Chacun d'eux tient en la main la moitié d'un anneau, qu'il joint à l'autre moitié qu'on lui présente. Et la table une fois enlevée, parut tracée sur la muraille une autre peinture fort ancienne, avec les mêmes noms que ceux inscrits sur la première, si ce n'est que le nom attribué à la tête qui se trouve dans la partie inférieure de la première table dit *Nuno Salido*, tandis que la plus ancienne porte *Nuno Sabido*. Et comme lesdites peintures étaient sur pierre et qu'il n'y avait là aucun ouvrier qui pût rompre la muraille, on suspendit les recherches. Néanmoins, le 16 du même mois de l'année 1579, le gouverneur lui-même ordonna à Pedro Saler, tailleur de pierres, de sonder ladite muraille pour savoir si elle était creuse, et, en frappant plusieurs coups avec un marteau à l'endroit où se trouvent les armes (à savoir un château doré), on entendit sonner creux. Alors, en levant la table peinte qui était sur ladite pierre, on trouva une autre pierre d'une demi-vare environ de large sur un tiers de hauteur. Elle était mobile et se tirait facilement, et ledit maçon l'enleva tandis que se trouvaient là présents plusieurs habitants de la ville. Et, dans l'intérieur, il y avait une grande cavité en forme de chapelle, où se montrait un coffre dont le couvercle était fixé au moyen de deux clous. Et, après l'ouverture, on le déposa près des degrés de l'autel, où on le décloua. Ce fut alors que parut un linceul très-fin, mais en très-bon état et sans déchirure; il servait à envelopper les têtes dont il a été parlé; elles étaient à moitié détruites et déjointes en raison de l'action du temps. Cependant, les mâchoires et les voutes du crâne se trouvaient en tel état de conservation, que l'on reconnaissait clairement que c'étaient les restes des têtes qui étaient renfermées dans ledit coffre. Et, une fois qu'elles eurent été vues par les habi-

Il y faut maintenant revenir, et nous rappeler entre les mains de quels souverains se trouvaient les États chrétiens de la Péninsule au commencement du onzième siècle. En Ramon Borell gouvernait le comté de Barcelone; Sancho, fils de Garcia le Trembleur, possédait l'Aragon et la Navarre qui ne faisaient qu'un seul royaume. La Castille était toujours entre les mains du comte Garcia Fernandez. Le roi de Léon, don Bermude, auquel ses infirmités ont fait donner le surnom de Goutteux, était mort en 999, laissant pour héritier Alphonse son fils; qu'il avait eu de doña Elvire sa femme. Quoique ce jeune prince n'eût que cinq ans lors de la mort de son père, on l'avait élu pour roi, et on avait confié son éducation au comte Menendo Gonçalez. Sancho, Garcia Fernandez et le tuteur d'Alphonse V, instruits par leurs défaites des vingt-cinq dernières années, sentirent la nécessité de s'allier pour résister à la puissance musulmane. Chacun d'eux rassembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, et les trois armées se réunirent vers les sources du Duero, dans les plaines de Soria. Don Sancho, qui était roi, non-seulement de la Navarre et de l'Aragon, mais encore d'une partie du versant septentrional des Pyrénées, avait tiré de France d'importants secours. Enfin les peuplades basques étaient aussi entrées dans cette ligue. Almanzor, de son côté, avait fait venir d'Afrique un nombre de troupes plus considérable que celui qu'il en tirait chaque année. Les Maures et les Espagnols se rencontrèrent auprès d'une hauteur appelée Calatañazor, c'est-à-dire en arabe la Hauteur du vautour (Calat al nossour). Les deux armées passèrent une journée entière à s'observer et à prendre leurs dispositions. Le lendemain la lutte fut acharnée, et la nuit seule tant de cette ville et d'autres individus, ledit gouverneur ordonna que l'ouvrier reclusât le coffre; ce qu'il fit en employant cinq ou six clous, au moyen desquels il fixa le couvercle, laissant dedans les têtes et remettant la boîte dans la chapelle au lieu où elle était précédemment.

sépara les combattants, sans que d'un côté ni de l'autre on eût redé un pied de terrain. Nul ne savait au juste quelles pertes il avait faites, ni n'osait s'attribuer la victoire. Retiré dans sa tente, Almanzor attendait que, suivant leur habitude, les généraux de son armée s'y réunissent pour lui rendre compte de ce que chacun d'eux avait fait; mais il n'en vint que quelques-uns. Les autres faisaient panser leurs blessures, ou bien ils étaient restés au nombre des morts. Il reconnut alors combien la journée avait été funeste pour les siens, et il ordonna de lever le camp avant la pointe du jour. Sa défaite lui fit éprouver un chagrin si amer qu'il ne prit aucun soin de ses blessures. Bientôt elles s'envenimèrent; comme il ne pouvait plus se tenir à cheval, on le mit sur une civière, et ses soldats le portèrent ainsi pendant quinze lieues. Sur les confins de la Castille, près de Medina-Coeli, il rencontra son fils Abd-el-Melek qui venait au-devant de lui. C'est en cet endroit qu'il s'arrêta, et qu'il mourut le vingt-septième jour du mois de ramadan de l'année 392 (le dimanche 9 août 1002). Il fut enterré avec ses vêtements; et on le couvrit de la poussière qu'il avait recueillie dans tant de batailles.

Les chroniqueurs chrétiens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de rendre hommage au beau caractère de ce général; non-seulement ils avouent qu'il fut un grand homme de guerre, mais ils reconnaissent que souvent il se montra plein de noblesse et de générosité. On raconte qu'un jour il avait cerné dans un défilé une troupe assez considérable d'Espagnols. Les chrétiens étaient dans une telle position, que toute défense était impossible. Il les fit sommer de se rendre. Mais ceux-ci refusèrent : ils préféraient mourir; et puisque leurs armes ne pouvaient les sauver, ils se mirent tous à genoux pour prier Dieu en attendant qu'on les égorgeât. Almanzor fut touché de leur courage : il ordonna à ses soldats d'ouvrir les rangs pour les laisser partir; il aima mieux envoyer ce renfort

à ses ennemis que de faire massacrer tant de braves gens.

Mariana, Ferreras, et plusieurs autres écrivains, placent la bataille de Calatañazor et la mort d'Almanzor en 998. C'est évidemment une erreur : les annales de Compostelle, celles de Burgos et les auteurs arabes disent qu'il ne mourut qu'en 1002. A ces preuves il en faut joindre une, qui, nous le croyons, n'a point encore été invoquée, bien qu'elle nous paraisse sans réplique. Le dinar d'Hescham II, gravé pl. n° 77, et sur lequel se trouve le nom d'Almanzor, est daté de l'année 391 de l'hégire (*). Cette année a

(*) *Des années de l'hégire.*

Il est impossible de s'occuper de l'histoire de l'Espagne pendant l'occupation des Arabes; sans rencontrer à chaque pas des dates énoncées en années de l'hégire. Mais, les Tablettes chronologiques de Lenglet et même l'Art de vérifier les dates, ne donnent que des tables de concordance entre l'ère chrétienne et l'hégire. Ce sont des comptes tout faits. Mais ces ouvrages ne parlent aucunement de la manière de trouver cette concordance. On peut cependant ne pas avoir sous la main ces livres fort volumineux; il est donc utile d'expliquer ici comment se compose l'année arabe, et d'exposer la méthode que nous avons employée pour convertir en années de l'ère chrétienne une date quelconque de l'hégire.

Le vendredi, 16 juillet 622, Mahomet ayant été obligé de fuir de la Mecque, ce jour a été pris par les musulmans pour point de départ de leur comput chronologique. Ils comptent leurs années depuis sa fuite qui, en arabe, se dit hégire. Ils divisent le temps d'après les phases de la lune; et comme la lune emploie 354 jours 8 heures 48 minutes pour accomplir sa révolution, ils ont fait leur année ordinaire de 354 jours. Cependant, il n'est pas possible de négliger une fraction aussi importante que 8 heures 48 minutes; répétée trente fois, elle produit précisément 11 jours que les musulmans ont répartis dans chaque période ou cycle de trente années, de manière à avoir 19 années de 354 jours qu'ils appellent des années *caves*, et 11 années de 355 qu'ils appellent *surabondantes*. Ce jour surabondant se place à la fin du dernier mois de l'année. Les années *surabondantes*

commencé le 1^{er} décembre 1000. Almanzor n'était donc pas mort en 998, puisque, deux ans plus tard, on frappait encore la monnaie à son nom.

sont, dans chaque cycle, les 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26 et 29.

L'année arabe a 12 mois qui sont de 30 ou 29 jours. Ce sont :

1 Muharrein,	30 jours.
2 Saphar,	29
3 Rabia prior	ou Rabia al awal, 30.
4 Rabia posterior	ou Rabia el akher, 29.
5 Sjunada prior	ou Sjunada al awal, 30.
6 Sjunada posterior	ou Sjunada al akher 29.
7 Resjeb,	30.
8 Sjaban,	29.
9 Ramadan,	30.
10 Sjawal,	29.
11 Dsulkada,	30.
12 Dsulhassia	29, et dans les années sursabondantes, 30.

Comme on vient de le voir, l'année lunaire est seulement de 354 jours 8 heures 48 minutes. Elle est par conséquent plus courte de plus de 10 jours que l'année solaire, composée de 365 jours 5 heures 49 minutes, et plus courte, à plus forte raison, que l'année julienne qu'on a faite de 365 jours 6 heures. Il en résulte qu'elle avance chaque année de plus de 10 jours sur le cours du soleil, et que, en 33 années, le 1^{er} muharrein a successivement passé par toutes les saisons; enfin que 33 années arabes ne font que 32 années solaires. Le spirituel auteur de l'Essai sur l'histoire des Arabes, M. Viardot, commet donc une erreur énorme, lorsqu'il dit à la fin de son 1^{er} volume, pages 310-311 : « J'aurais voulu, dans le cours de cette histoire, joindre le millésime de l'hégire à celui de l'ère chrétienne; mais, d'une part, les musulmans se sont obstinés à compter par années lunaires pour obéir à ce verset du Coran :... Il a réglé les phases de la lune; elles servent à parer le temps et à compter les années... D'un autre côté, leur année commence au milieu de l'été. Pour fixer la double date, il aurait donc fallu savoir, chose impossible, non-seulement l'année mais le mois et le jour où chaque événement s'était passé, afin d'établir ensuite la concordance entre les comptes chrétien et musulman. Masdeu a consacré tout un volume à dresser une table de réduction des hégires (Reduction de las egiras), pour l'époque de l'occupation de l'Espagne par les Arabes et les Mores. On peut la consulter. Mais si on se contente d'un calcul approximatif, il

Le peuple aime à entourer la mort des hommes célèbres de quelques circonstances merveilleuses. Aussi rapporte-t-on que le jour même de la

« suffit de retrancher du millésime chrétien les 622 ans qui ont précédé l'hégire. »

Qu'on nous pardonne de le dire, cette manière de calculer serait très-peu approximative, car elle donnerait une erreur de 30 ans sur une date de 9 siècles, ce qui ne laisserait pas de jeter quelque perturbation dans la chronologie. Quand on demande une date, c'est une date exacte qu'on désire. Voici le moyen de trouver, avec précision, la concordance entre le comput musulman et la date chrétienne. C'est un de ces problèmes que peut résoudre un enfant, pour peu qu'il connaisse les premiers éléments de l'arithmétique.

Si on veut trouver dans l'ère chrétienne le premier jour d'une année de l'hégire, qui ne dépasse pas le 17 Ramadan 990, voici comment on peut procéder : Il faut chercher le nombre de jours compris dans la date de l'hégire. L'année énoncée dans la date n'est pas une année échue, mais bien l'année courante; il faut donc retrancher une année du nombre de celles énoncées que nous appellerons H. L'année arabe se composant de 354 jours, il faut multiplier le reste qu'on a obtenu par 354, ce qui donne $354(H-1)$, qui serait le nombre des jours, si toutes les années arabes étaient de 354 jours; mais on a vu qu'il faut ajouter 11 jours complémentaires par chaque cycle de trente années; il faut donc augmenter ce produit de 11 fois $\frac{H-1}{30}$. La division $\frac{H-1}{30}$ peut donner un reste. Alors il faut ajouter un jour par chacune des années 2, 5, 7, 10, 13, 16, 18, 21, 24, 26 et 29, qui peuvent se trouver dans ce reste.

L'hégire a commencé le 197^e jour de l'année 622. Il faut donc ajouter 622 ans 197 jours. Les années juliennes ne sont pas de 365 jours, mais de 365,25; il faut donc aussi tenir compte des deux fois 0,25 qui avaient couru, puisqu'il ne restait plus que 2 années pour atteindre la période bissextile de 624. Ensuite, pour savoir combien ce nombre de jours forme d'années chrétiennes, on divise par 365,25; en un mot, on a cette formule excessivement simple :

$$622 \text{ ans} + \frac{354(H-1) + 11 \frac{H-1}{30} + 197,50}{365,25}$$

bataille de Calatañazor, on entendit sur les bords du Guadalquivir un individu habillé en pêcheur, qui tantôt en espagnol, tantôt en arabe, déplo-

Appliquons cette formule à la monnaie d'Hescham dont on vient de parler, on trouve

$$354(391-r) + 11 \frac{391-r}{30} + 197,50 \\ 622 \text{ ans} + \frac{365,25}{365,25}$$

Ce qui donne 1000 ans et 336 jours, c'est-à-dire, que l'année 391 de l'hégire a commencé le 336^e jour de l'année 1000. Cette année étant bissextile, le 336^e jour tombe le 1^{er} décembre, ce qui est exactement la concordance de l'Art de vérifier les dates. Si la date de l'hégire dépasse le 17 de Ramadan 990, qui répond au 4 octobre 1582, il faut ajouter dix jours pour la correction grégorienne, et un autre à la fin de 1700, puis un autre à la fin de 1800. Autrement, on aurait la date en années juliennes, qui maintenant diffèrent du calendrier grégorien de 12 jours.

Il n'est pas plus difficile de convertir en années de l'hégire une date donnée en années de l'ère chrétienne. Cette réduction se fait en retranchant 1 du chiffre de l'année julienne, que nous appellerons J. On multiplie ce reste par 365; on y ajoute un jour par chaque année bissextile; on retranche de ce total 227,016 jours, représentant les 621 ans 196 jours courus au moment où l'hégire a commencé; on divise par 10631, ce qui donne autant de cycles de 30 années arabes. Quant au reste, il se divise en années caves ou en années surabondantes dont voici le calcul.

1	354	11	3898	21	7442
2	709	12	4252	22	7796
3	1063	13	4607	23	8150
4	1417	14	4961	24	8505
5	1772	15	5315	25	8859
6	2126	16	5670	26	9214
7	2481	17	6024	27	9568
8	2835	18	6379	28	9922
9	3189	19	6733	29	10277
10	3544	20	7097	30	10631

Enfin, on ajoute un an au nombre trouvé, parce que l'année courante a toujours une unité en sus des années échues. On ajoute aussi un jour, qui est le premier de l'année qu'on cherche: on a donc cette formule:

$$365(J-1) + \frac{J-1}{4} - 227016 + 1 \\ r \text{ an} + \frac{10631}{10631}$$

Appliquons cette formule à l'année 1001.

rait par des chants lamentables les désastres d'Almanzor. Lorsque les habitants de Cordoue s'approchaient de lui, il s'évanouissait à leurs yeux pour

On aura:

$$365(1001-r) + \frac{1001-r}{4} - 227016 + 1 \\ r \text{ an} + \frac{10631}{10631} \\ = r \text{ an} + \frac{365000 + 250 - 227015}{10631}$$

On trouve 13 cycles de 30 ans ou 390 ans, plus un an, plus 32 jours, c'est-à-dire que l'année 1001 de l'ère chrétienne a commencé le 32^e jour de l'année 391 de l'hégire, ou le 2 safar. C'est une date, dont on peut immédiatement vérifier l'exactitude. On vient de voir que le premier jour de l'année 391 de l'hégire tombait le 1^{er} décembre 1000. Les 31 jours de décembre ont rempli le mois de *muhaarrem*, qui a 30 jours et un jour de safar. Le 32^e sera le 1^{er} janvier 1001, qui ainsi tombe le 2 de safar 391.

Si la date dépasse le 4 octobre 1582, il faut avoir égard à la correction grégorienne.

La seule difficulté réelle résulte de ce que le jour des musulmans et celui des chrétiens ne commencent pas au même instant. Pour nous le jour commence à minuit, c'est-à-dire au moment où le soleil arrive à nos antipodes coupe le grand cercle qui passe par les pôles et par notre zénith. Chez les musulmans, au contraire, le jour commence au moment où le soleil disparaît à l'horizon. Ainsi le jour musulman avance sur le jour chrétien du tout le temps qui reste à courir depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit. Un événement se passe aujourd'hui dimanche 26 juin 1842 dans la journée, la date en jours de l'hégire sera le 17 *sjumada* prior 1268. Si le fait se passe le dimanche 26 juin à 10 heures du soir, la date de l'hégire ne sera plus la même. Le 17 dimanche *sjumada* prior étant achevé au coucher du soleil, le fait qui se sera passé pour les chrétiens dans une portion de temps qu'ils appellent encore le dimanche, aura lieu, d'après la manière de compter le temps des musulmans, au commencement du lundi 18 *sjumada* prior 1268. C'est à raison de cette différence que plusieurs chronologistes, voulant tenir compte de la portion du jeudi 15 juillet 622, qui restait encore à courir quand le vendredi musulman 1^{er} jour de l'hégire a commencé, disent que l'hégire a commencé le jeudi 15 juillet, ce qui fait qu'ils comptent un jour de plus à l'hégire.

reparaître un peu plus loin, où il recommençait ses lamentations. Pour moi, dit Lucas de Tuy qui rapporte ce fait, je suis persuadé que c'était le démon qui se désolait de l'abaissement de l'islamisme.

ABD-EL-MELECK SUCCEDE A SON PÈRE DANS LA CHARGE D'HADJEB. — SA MORT. — IL A POUR SUCCESSION SON FRÈRE ABD-EL-RAHMAN. — DÉCADENCE DES ARABES. — MOHAMMED, ALMAHADI FAIT PASSER HESCHAM POUR MORT ET S'EMPARA DE LA SOUVERAINETÉ. — MOHAMMED, SOLEIMAN, AL-BEN-HAMOUD, ABD-EL-RAHMAN, HYAHIA, ALKASEM, ABD-EL-RAHMAN V, MOHAMMED, HESCHAM II, LE DERNIER DES OMMADES, SE DISPUTENT LA SOUVERAINETÉ. — L'EMPIRE DES ARABES EN ESPAGNE SE DIVISE EN UNE FOULE DE PETITS ÉTATS INDÉPENDANTS L'UN DE L'AUTRE.

L'administration d'Almanzor fut une époque de gloire pour l'islamisme ; mais ce fut le dernier terme de sa prospérité en Espagne. On peut la comparer à ces éclairs que jette une lumière au moment de s'éteindre. A partir de la mort d'Almanzor, les affaires des musulmans dans la Péninsule ne firent plus que décliner. Les discordes intestines qui de tout temps avaient miné leur puissance, comprimées pendant quelques années par la main victorieuse de Mohammed-ben-Abi-Ahmer, ne tardèrent pas à éclater avec plus de fureur. Cependant quelques jours de victoire étaient encore réservés au califat d'Occident. Abd-el-Meleck, fils et successeur d'Almanzor, avait hérité d'une partie des qualités de ce grand homme. Il commença par faire comme son père, chaque année, une incursion sur le territoire chrétien. Plusieurs de ces courses furent encore heureuses. Des discordes qui déchiraient la Castille rendaient ces succès faciles. L'histoire ne nous fait pas connaître la cause des querelles qui avaient éclaté entre don Garcia, comte de Castille, et don Sancho, son fils ; mais elle nous apprend qu'ils avaient pris les armes l'un contre l'autre, et pendant que toutes les forces de cet État se consumaient ainsi dans des dissensions civiles, les Maures ravageaient impu-

nément le pays. Le comte don Garcia, pour mettre un terme à ces attaques, marcha au-devant des ennemis. Il les rencontra près de Berlanga. Il n'avait que peu de troupes, aussi fut-il accablé par le nombre : il tomba entre les mains des Maures couvert de blessures, dont il mourut deux jours après la bataille. Son cadavre, enterré d'abord sur la terre musulmane, fut racheté par don Sancho, et déposé dans l'église de Saint-Pierre de Cardena (*). Don Garcia laissa son fils don Sancho pour héritier. Il avait aussi une fille nommée Urraca, qui se consacra au service de Dieu.

Dès que don Sancho fut maître du comté de Castille, il s'empressa de prendre les armes pour venger la mort de son père. Il fit avec succès plusieurs campagnes contre les Arabes. Au commencement de l'année 1008, il remporta de grands avantages sur l'armée d'Abd-el-Meleck, et ce général s'étant retiré à Cordoue y fut bientôt atteint d'une maladie dont il mourut au mois d'octobre suivant. Son frère Abd-el-Rahman, second fils d'Almanzor, lui fut donné pour successeur. On espérait qu'il aurait la fortune et le caractère de son père, parce qu'il lui ressemblait par la taille, par la tournure et par le visage. Mais il était léger, adonné aux plaisirs et peu propre à gouverner ; il était surtout ambitieux, et ses projets ne tardèrent pas à se révéler. Il s'appliqua tellement à capter l'amitié d'Hescham, que celui-ci, qui n'avait pas d'enfants, le fit reconnaître pour son successeur, écartant ainsi plusieurs de ses proches parents. Abd-el-Rahman donna aussitôt la mesure de sa présomption en prenant le surnom qu'avait porté le glorieux Abd-el-Rahman III, celui de *El-Nassr-Leddin-Allah*, défenseur de la loi de Dieu. Un des parents d'Hescham ressentit plus vivement que les autres l'injure que leur faisait ce choix. C'était un jeune homme du nom de Mohammed. Ainsi que le calife lui-même, il

(*) Et non pas de Cerdagne, comme dit le traducteur de Ferreras.

était petit-fils d'Abd-el-Rahman III. Il sortit de Cordoue pour aller parcourir les villes qui se trouvaient sur la frontière de Castille. Il eut peu de peine à déterminer les gouverneurs de ce pays à se révolter contre Abd-el-Rahman. Celui-ci n'eut pas plutôt connaissance de ce soulèvement, qu'il se mit à la tête de la garde du calife, et partit en toute hâte pour aller étouffer la sédition. De son côté, Mohammed, averti de la marche d'Abd-el-Rahman, le laissa courir vers les frontières de la Castille, et ayant pris des chemins détournés, il arriva en toute hâte à Cordoue. Il y pénétra sans que la ville fit la moindre résistance, et il s'empara de l'Alcazar (*), ainsi que de la personne du roi. Alors il fit publier une proclamation par laquelle Hescham le nommait hadjeb à la place d'Abd-el-Rahman, qui était destitué. Celui-ci, en apprenant ce qui se passait à Cordoue, revint en toute hâte sur ses pas. Mohammed et ses partisans ne lui disputèrent pas l'entrée de la ville : ils l'attendirent sur la place qui était devant les portes de l'Alcazar, et c'est en cet endroit que se livra la bataille. Les habitants, pleins de haine contre les troupes africaines qu'Abd-el-Rahman commandait, et révoltés par l'ambition qu'il avait montrée, prirent parti contre lui ; en sorte que la victoire fut favorable à son rival. La garde africaine fut forcée de se retirer en désordre. Abd-el-Rahman, quoique blessé, combattit avec courage jusqu'à ce que son cheval, percé de plusieurs coups de lance, se fût abattu. Alors on le prit et on le conduisit devant le nouveau hadjeb, qui le fit aussitôt clouer à un pieu. Mohammed, seul maître du pouvoir, s'empressa de donner toutes les charges de l'État à ceux qui s'étaient montrés favorables à sa cause. Il leur confia la garde des villes les plus importantes. C'est ainsi qu'il nomma Obeid-Allah, son fils, gouverneur de Tolède. Bientôt le titre d'hadjeb ne lui suffit plus : il ne se contenta pas d'avoir toute l'autorité du souverain, il

voulut aussi en avoir le nom. Il songeait donc à faire mourir Hescham ; mais il fut détourné de ce projet par un brave militaire nommé Wadhah, qui avait reçu le surnom de El-Ahmer (*) à cause de l'attachement qu'il avait toujours témoigné à Almanzor-Ben-Aby-Ahmer, son général. Il représenta à Mohammed qu'il n'était pas nécessaire de verser le sang d'Hescham ; qu'il suffirait d'enfermer ce prince dans une prison bien secrète, et de supposer sa mort. On commença donc par publier de tous les côtés qu'Hescham était grièvement malade ; puis au bout de quelques jours on mit dans son lit le corps d'un chrétien qui lui ressemblait beaucoup, et qu'on avait étouffé. On exposa publiquement ce cadavre, puis on l'enterra en grande pompe, et Mohammed, le petit-fils d'Abd-el-Rahman III, fut proclamé calife, et prit le surnom de *Mahadi* (**) *B'llah*, le pacificateur à l'aide de Dieu. La haine vivace, qui dès les premiers jours de la conquête animait les Arabes asiatiques contre les Africains, ne s'était pas calmée. La garde du calife, composée en grande partie de Berbères, était surtout odieuse au peuple de Cordoue ; et, soit que Al-Mahadi voulût satisfaire cette haine, soit qu'il eût lui-même conservé du ressentiment contre les cavaliers berbères qui s'étaient montrés peu favorables à son élévation, il leur donna l'ordre de sortir sans délai de la ville. Les Berbères et leurs chefs prirent la résolution de désobéir et de renverser l'usurpateur qu'ils regardaient comme le meurtrier d'Hescham. Ils allèrent donc attaquer l'Alcazar. Al-Mahadi fit une sortie, à la tête de ses troupes andalouses. Après une vive résistance, les cavaliers africains, contre lesquels tous les habitants de la ville s'étaient soulevés, furent chassés de la ville. Ce ne fut pas, il est vrai, sans avoir fait un grand carnage de leurs adversaires :

(*) Les auteurs espagnols l'appellent *Alahmer*.

(**) Mariana le nomme *Al Mahadio*. Il fut proclamé le 25 de la seconde lune de *ajumada* 399 (24 février 1009). Il est autrui

(*) Le palais.

mais dans le combat leur chef, Hescham-ben-Soleïman, étant tombé de cheval, fut pris et conduit devant Al-Mahadi qui le fit décapiter. Comme les Berbères, chassés de la ville, occupaient encore le faubourg, il leur fit jeter du haut des murailles la tête de leur ancien chef. Il espérait que cet acte de rigueur les intimiderait et les ferait rentrer dans le devoir. Il en fut tout différemment. Cette sévérité ne fit que les animer davantage. Ils résolurent de se venger, et, pour remplacer leur chef, ils firent choix de son neveu, nommé Soleïman, qui, bien que de la race des Ommiades, n'en fit pas moins, à partir de ce moment, cause commune avec les Africains. Ne se trouvant pas assez fort pour faire la siège de Cordoue, il ravagea pendant une vingtaine de jours les environs de la ville; puis il se dirigea vers les frontières de la Castille, où il fit alliance avec le comte don Sancho. Les troupes réunies de Soleïman et du comte de Castille s'avancèrent vers Cordoue. Al-Mahadi, de son côté, rassembla une armée, marcha au-devant d'eux et les rencontra près de Gebal Quintos. La valeur des chrétiens fit pencher la victoire du côté qu'ils favorisaient. En quelques heures, vingt mille des partisans d'Al-Mahadi furent tués, et le calife, fuyant avec les débris de son armée, se retira dans les environs de Tolède, dont son fils était gouverneur. Soleïman se porta aussitôt vers Cordoue. Mais, bien que cette ville ne se défendit pas, il craignit d'abord d'y pénétrer, tant il redoutait la haine violente des habitants contre les Berbères, et les passions fanatiques soulevées contre lui par son alliance avec les chrétiens. Il se borna d'abord à occuper les environs de la ville. Il s'établit à Zahra. Ce ne fut qu'un mois plus tard, le 15 de rabiah-el-akher de l'année 400 (le mardi 6 décembre 1009), qu'il entra dans Cordoue et qu'il se fit proclamer calife, ajoutant à son titre le surnom de El-Mostain-Billah, le protégé de Dieu.

Dès les premiers instants de l'élévation de Soleïman, Wadah-el-Ahmer

révéla au nouveau calife l'existence d'Hescham II; et lui donna le conseil de le délivrer et de lui rendre le pouvoir; mais Soleïman lui répondit que ce n'était pas le temps de se remettre en de si faibles mains. El-Mostain eût bien voulu conserver auprès de lui les chrétiens, mais il craignait que leur présence ne blessât les idées religieuses des populations arabes et même celles de ses propres soldats. Il renvoya donc le comte de Castille, après lui avoir payé le prix convenu. Pendant ce temps Al-Mahadi, retiré dans les environs de Tolède, s'efforçait à son tour de gagner à sa cause un des princes chrétiens de l'Espagne orientale. Il fit alliance avec En Ramon-Borell, comte de Barcelone. Avec les secours que lui fournit ce prince, il s'avança pour attaquer son ennemi. Soleïman-el-Mostain s'efforça de rassembler une armée pour lui résister, mais les Arabes lui refusèrent leur concours. Les tribus berbères, établies en Andalousie, embrassèrent au contraire son parti avec ardeur; mais elles étaient peu nombreuses, et leur dévouement ne pouvait suffire à balancer les forces d'Al-Mahadi, qui réunissait, dit-on, neuf mille chrétiens et trente-quatre mille Arabes. Soleïman fut donc battu à la première rencontre et forcé de se retirer en désordre. Dans sa fuite, il n'osa entrer dans Cordoue; car la haine menaçante des habitants de cette ville l'effrayait. Il se retira à Zahra; puis, ne se trouvant pas encore en sûreté dans cet endroit, il en fit enlever tous les trésors, et abandonna la ville au pillage de ses Berbères. C'est ainsi que commença la destruction de cette cité qui était à peine achevée, et dont aujourd'hui il ne reste plus de vestiges.

Mohammed-el-Mahadi arriva bientôt à Cordoue. Il y fut accueilli comme un libérateur par toute la population arabe. On lui donna le surnom de Al-Dhaffier, le vainqueur, surnom qu'il ne mérita pas longtemps. Car dès qu'il eut mis ordre aux affaires les plus importantes, il s'attacha à la poursuite de Soleïman. Celui-ci s'était retiré avec ses Berbères vers la contrée la plus mé-

ridionale de l'Andalousie, dans les environs d'Algeziras. Il l'atteignit sur les bords du Guadiaro. Les Berbères, qui se trouvaient repoussés jusqu'à l'extrémité de l'Espagne, n'avaient plus de retraite possible. Il leur fallait vaincre ou bien tendre le cou au vainqueur. Au reste, leurs chevaux, rafraîchis par plusieurs jours de repos, avaient toute leur force et toute leur agilité. Ceux des soldats d'Al-Mahadi, au contraire, et de ses auxiliaires, étaient épuisés par une marche pénible et précipitée. Ils ne purent résister à l'impétuosité de l'attaque de Soleïman. Les cavaliers chrétiens, qui portaient une lourde armure, et dont les coursiers étaient bardés de fer, eurent surtout à souffrir. Armengol, comte d'Urgel, Arnolphe, évêque de Vique, Étius, évêque de Barcelone, et Othon, évêque de Girone, restèrent au nombre des morts. L'inscription gravée dans le monastère de Saint-Cucuphat, sur le tombeau d'Othon, qui était abbé de ce couvent, fixe d'une manière certaine au 1^{er} septembre 1010 la date de cette bataille (*).

Après cette défaite, Mohammed-el-Mahadi se retira à Cordoue, et le peuple ne manqua pas d'attribuer l'échec qu'il avait éprouvé sur les bords du Guadiaro à son alliance avec les chrétiens. C'est contre ceux-ci surtout que la colère du peuple était excitée, et le calife, dans la crainte de quelque soulèvement, fut obligé de congédier ses auxiliaires. Cependant Soleïman était venu s'établir dans les environs de Cordoue. Il dévastait la campagne, interceptait toutes les communications. La famine et la peste ne tardèrent pas à désoler la ville de Cordoue. Al-Mahadi ne savait quel parti prendre, ni à qui recourir. Les souffrances et la misère du peuple étaient portées à l'excès. Suivant l'usage, c'était au calife lui-même qu'on s'en prenait de tous ces maux. Dans ces circonstances, Wadah, qui était hadjeb, pensa qu'il

pourrait sortir de cette position désespérée en rendant le pouvoir à l'ancien souverain. Il tira donc Heschem de sa prison, et le présenta au peuple le septième jour de la dernière lune de l'année 402 (30 juin 1012). Ce fut avec les démonstrations de la plus vive allégresse que le peuple accueillit son ancien souverain. Mohammed-al-Mahadi, effrayé par ces transports de joie, se cacha dans une des pièces les plus reculées de l'Alcazar. Mais après trois jours, le 3 juillet (*), il fut trouvé dans sa retraite, et fut amené devant Heschem, qui le fit décapiter.

Après que sa tête eût été promenée au bout d'une lance dans les rues de Cordoue, Heschem ordonna qu'elle fût portée à Soleïman. Il espérait que cet exemple l'intimiderait, et l'engagerait à rentrer dans l'obéissance. Elle eut un effet tout contraire. Le chef des Africains, après avoir fait laver et embaumer cette tête, l'envoya à Obeïd-Allah, gouverneur de Tolède, fils d'Al-Mahadi, en lui promettant de l'aider à venger la mort de son père. Obeïd-Allah rassembla aussitôt des troupes, et se mit en marche pour venir joindre son armée à celle de Soleïman. Wadah, prévenu de cette démarche, sortit de Cordoue à la tête d'un corps de cavalerie légère, et courut demander l'alliance de don Sancho, comte de Castille. Celui-ci répondit qu'il était en marche avec Soleïman pour le même objet; que le chef des Africains lui offrait six forteresses sur la frontière; mais que si Heschem voulait lui en assurer autant, il préférerait se mettre de son côté. Ce traité fut conclu, et Wadah marcha aussitôt vers Tolède, qu'Obeïd-Allah avait laissé dé garnie de troupes. Il s'en empara.

(*) L'ancien Art de vérifier les dates avait adopté cette date de l'année 402. Condé ayant par erreur adopté celle de 400, les nouveaux éditeurs de l'Art de vérifier les dates ont adopté aussi la date de 400, qui est cependant évidemment erronée. 400 répond à l'année 1010, et l'építaphe de l'évêque Othon nous apprend qu'au mois de septembre 1010, Al-Mahadi livrait la bataille de Guadi

(*) Voici cette építaphe :

Erant anni mille decein post Christi præsepia
Quando dedit isti necem prima lux septembria.

facilement à l'aide des intelligences qu'il avait dans la ville. Il en remit le commandement à Ismaïl Dzi-el-Noun, qui fut la souche des rois de Tolède. Dès qu'Obeïd-Allah fut instruit de la prise de cette ville, il s'empressa de retourner sur ses pas pour venir chercher les ennemis. Il rencontra bientôt les troupes de Wadah et de Sancho. Il leur livra bataille. Mais il fut vaincu et fait prisonnier. On l'envoya sous bonne escorte à Cordoue, et le calife le fit décapiter. Ensuite, on remercia le comte Sancho, on lui livra les villes qui lui avaient été promises, et l'armée victorieuse de Wadah s'en revint à Cordoue. A son approche, Soleïman abandonna les environs de cette ville. Il les avait d'ailleurs tellement dévastés que ses troupes elles-mêmes ne pouvaient plus y vivre. Poursuivi par l'armée de Wadah, il traversa la chaîne de montagnes qui sépare le bassin du Guadalquivir de celui de la Guadiana, et, remontant ce dernier fleuve, il s'empara de Calatrava. Il se mit aussi en rapport avec les gouverneurs des principales villes de l'Espagne orientale, et notamment avec El-Mundir, le gouverneur de Saragosse, et parvint à l'attirer dans son parti, en lui promettant que, s'il l'aidait à s'emparer de Cordoue, il lui laisserait la souveraineté entière du pays qu'il gouvernait; puis, avec les forces que Mundir lui amena, il vint de nouveau dévaster les environs de Cordoue. Il interceptait toutes les communications, en sorte qu'une horrible famine ne tarda pas à désoler cette capitale. Hescham, ne sachant à qui s'adresser, écrivit deux lettres, l'une à Aly-ben-Hammoud, gouverneur de Ceuta, et de la famille des Edrisites, qui régnait alors dans cette partie de l'Afrique; l'autre au frère de celui-ci, nommé Al-Casem-ben-Hammoud, gouverneur d'Algeziras, pour réclamer leur secours. Il leur promettait que, s'ils parvenaient à le débarrasser de ses ennemis, il ferait reconnaître Aly-ben-Hammoud pour son successeur. Le hadjeb Wadah, pensant que l'intervention de nouvelles

troupes africaines ne pouvait qu'augmenter les embarras dans lesquels on était plongé, s'abstint d'envoyer ces lettres. Cependant la famine et les maux devenaient chaque jour plus pressants. On attribua au hadjeb tous les désastres dont on était accablé. On l'accusa de correspondre avec Soleïman. Ces cris du peuple arrivèrent aux oreilles du soupçonneux Hescham, qui fit saisir les papiers de son ministre. On trouva chez lui les lettres adressées à Casem et à Aly-ben-Hammoud. Le calife se crut trahi, et, sans se souvenir que c'était par le conseil de Wadah qu'Al-Mahadi ne l'avait pas mis à mort, que c'était à Wadah qu'il devait d'être remonté sur le trône, il le fit décapiter, justifiant par sa cruauté ce proverbe vrai chez les Arabes comme chez les Espagnols, et comme chez nous : *a buen servicio, mal galardón*, à bon service mauvaise récompense. Hescham nomma ensuite pour hadjeb, à la place de Wadah, un officier du nom de Hayran. C'était un bon choix, et capable de rétablir sa fortune si elle n'eût pas été entièrement perdue. Mais tous les efforts du nouveau hadjeb ne purent empêcher que le 6 de schawal de l'année 403 (lundi 20 avril 1013), les Africains ne s'emparassent de Cordoue.

Hayran et ce qui restait de soldats fidèles, rassemblés devant l'Alcazar, combattirent jusqu'à la dernière extrémité. Hayran, dangereusement blessé, tomba sans connaissance au milieu des morts. Ce fut à la nuit seulement, et quand le combat eut cessé, qu'il put se traîner chez un de ses amis, où il se cacha, et où il se guérit de ses blessures. Quant à Hescham, on ne sait ce qu'il devint. Mariana et quelques écrivains disent qu'il passa en Afrique; mais on n'a réellement aucune notion certaine sur sa destinée.

Le soir même, Soleïman s'installa dans l'Alcazar. La première fois qu'il avait régné, il avait été proclamé sous le titre de Mostain-B'illah (*), le pro-

(*) La drachme que nous donnons n° 2 de la planche 80 porte ce surnom de

tégé de Dieu. Cette fois, il recut le nom de El-Dhaffer-bi-Haoul-Bi'llah, le vainqueur par la puissance de Dieu. Ensuite, Soleïman congédia ses auxiliaires. Mundir et les autres gouverneurs de l'Espagne orientale retournèrent dans leurs États, qui, à partir de ce moment, commencèrent à former autant de souverainetés indépendantes.

Cependant Soleïman ne resta pas longtemps tranquille possesseur du pouvoir souverain. Hayran, guéri de ses blessures, se retira dans la ville d'Orihuela. A l'aide de ses amis et de ses richesses, il eut bientôt rassemblé une petite armée, à la tête de laquelle il s'empara d'Almeria, de Jaén, de Baeza et d'Arjona. Maître de ces quatre places importantes, il se rendit en Afrique auprès de Aly-ben-Hammoud (*), gouverneur de Ceuta, un des deux frères édrisites auxquels Heschem avait écrit pour leur demander du secours, et pour leur offrir sa succession s'ils le délivraient de ses ennemis. Ces lettres avaient, on se le rappelle, été interceptées par Wadah.

Mostain Bi'llah. Elle est frappée à Zahra; elle ne porte, dans la date, que le chiffre des unités 4. Il y faut joindre quatre centaines d'années, ce qui donne l'année 404 de l'hégire, 1013 de l'ère chrétienne, qui fixerait d'une manière précise l'époque du règne de Soleïman, s'il pouvait, sur ce point, s'élever la moindre difficulté.

Voici la traduction des légendes inscrites sur cette drachme; je la dois à l'obligeance de M. Alp. de Longperrier:

Légende circulaire: Au nom de Dieu a été frappé ce dirhem dans la ville de Zahra, l'an 4.

Légende intérieure. Il n'y a de Dieu que le Dieu unique; il n'a pas de pair.

Sur l'autre face: Légende circulaire: Mahomet est le messager de Dieu, qui l'a envoyé avec la direction de la religion, afin qu'il l'étendit.

Légende intérieure: l'Iman Suleïman, prince des fideles, el Mostain Bi'llah.

(*) Mariana l'appelle Hali-Aben-Hamir; Ferreras le nomme Ali-Aben-Hamit, et M. Romey, Aly-Aben-Hammoud. Ferreras dit qu'il était omniade. C'est une erreur: il était édrisite,

Quand Hayran avait été nommé hadjeb, elles étaient passées entre ses mains, et il les avait soigneusement conservées. Il l'engagea à venir en Espagne pour rétablir sur le trône Heschem, qu'il croyait prisonnier de Soleïman, ou bien, si ce prince n'existait plus, pour le venger et recueillir sa succession.

Aly et Casem son frère n'hésitèrent pas à accepter le rôle de vengeurs d'Heschem. Aly passa en Andalousie avec des troupes qu'il joignit à celles de Casem, et ils marchèrent ensemble pour attaquer Soleïman, qu'ils rencontrèrent près de l'ancienne ville d'Italica. Le calife fut vaincu, et tomba, ainsi que son frère et son père, entre les mains d'Aly. Celui-ci, arrivé à Cordoue, fit amener devant lui les trois prisonniers. Il leur demanda ce qu'ils avaient fait d'Heschem; et, comme ils répondirent qu'ils ne savaient ce qu'il était devenu; « je voue ces têtes à la vengeance d'Heschem, » dit-il, et il les décapita tous les trois de sa propre main, le dimanche 22 muharrem 407 (1^{er} juillet 1016).

On fit chercher Heschem dans toutes les villes qui dépendaient de la domination musulmane, mais inutilement. Ce ne fut que quand toutes ces perquisitions furent achevées, et après un inter règne de quatre mois et vingt jours, le 13 de la seconde lune de sjumada 407 (17 octobre 1016), qu'Aly se fit proclamer émir, en prenant le surnom de *Motawak-el-Bi'llah*, celui qui se confie en Dieu. Au reste, il s'en fallut de beaucoup que le nouveau souverain fût reconnu par tous les musulmans d'Espagne. Presque tous les gouverneurs des provinces lui refusèrent obéissance. Aly ne tarda même pas à mécontenter ceux qui avaient combattu pour lui. Hayran se retira à Almeria, et fit une ligue avec plusieurs gouverneurs arabes pour renverser le calife africain, et remplacer sur le trône un souverain omniade.

Aly s'empressa de marcher avec son armée pour étouffer cette révolte. Il parait même que, dès le commencement, ses armes furent heureuses.